

UN PHOQUE CONTRE PANURGE

L'hiver se profilait. La brume rodait dans les méandres de la baie de Somme. Elle floutait les tourbières que la marée commençait à recouvrir. Une mélancolie insidieuse obscurcissait mon horizon. Je tournais et retournais dans le manteau étroit de ma vie, impuissant tel un bébé rageur emmailloté au fond de son berceau. En sortir allait me demander un effort que je n'avais pu accomplir jusqu'ici.

Mais ma petite cabane, au bas du parking déserté à cette période, commençait à pourrir et ne pourrait bientôt plus m'abriter. Je projetais de suivre jusqu'au Crotoy le sentier qui contournait la baie et sinuait parmi les touffes d'herbes.

Mon sac de marin solidement arrimé sur mes épaules, j'adaptais mon pas chaloupé au terrain boueux. Tout d'abord maladroit, je ne tardais pas à adopter un rythme régulier. Je restais attentif à ne pas m'enfoncer dans un trou, je ne tenais pas à être piégé par les sables mouvants. Comme à chaque fois que je m'y aventurais, je me laissai happer par la beauté lunaire qui se dégageait de l'immensité mouvante de la baie.

J'atteignis une bande sablonneuse qui me permettait de progresser en sécurité. Le clapotis des petites vagues m'accompagnait. Bientôt, le calme fut troublé par un bruit étrange, qui s'amplifiait au fur et à mesure de ma progression. Avant même de les voir, je devinai les bêlements de moutons, accompagnés par les sonneries de leurs clochettes.

J'avais oublié que c'était la période de la transhumance. Je jetai un coup d'œil vers l'eau, cherchant un refuge. Je ne tenais pas à être découvert avant de parvenir à Saint Valéry. Je m'avançais prudemment, prêt à m'immerger jusqu'aux genoux, lorsque je vis une tête noire qui progressait dans l'eau le long de la berge. Je le reconnus à ses grands yeux ronds et ses longues moustaches. Ce jeune phoque m'avait tenu compagnie pendant mes soirées

solitaires, tandis que ses congénères se reposaient sur les rochers et les îles qui parsemaient le centre de la baie. J'ai pensé qu'il venait me faire ses adieux et je me sentis ému. Absurdement, bien sûr, que pouvaient comprendre les phoques aux faits et gestes des humains ?

Je me détournai, prêt à fuir la masse compacte des moutons et leurs encombrants accompagnateurs. Les ordres des bergers, les aboiements des chiens, les sonnailles, les bêlements, tout s'entrecroisait, la tête me tournait. Je n'avais plus l'habitude d'un tel vacarme.

Soudain, je vis un mouton franchir le talus et s'échapper vers l'herbe tendre qu'il percevait au bord de l'eau. Puis, deux, trois, des dizaines de moutons, et bientôt tout le troupeau s'engagèrent à sa suite. Effaré, je les vis commencer à s'enfoncer dans l'eau.

C'est alors qu'un grognement surgit des bords de la baie. Profond, puissant, fait pour intimider. Les premiers moutons, apeurés, s'arrêtèrent net. Ils hésitaient, tournaient en rond. J'étais figé, incapable d'agir. Lorsque les quelques phoques, affalés sur un gros rocher, mêlèrent leurs rugissements, leur chœur décida les moutons à faire demi-tour. Mais ils avaient perdu leur chemin. Heureusement les bergers avaient suivi la scène. Ils envoyèrent leurs chiens pour les rappeler, tout en les rassurant dans une langue étrange, rauque et douce à la fois. Dans un même mouvement, le troupeau reprit sa progression sur le sentier.

Suffoqué, je dus m'asseoir un instant sur le sable pour, reprendre mes esprits. « Mon » jeune phoque s'approcha lentement à quelques centimètres, et me poussa doucement de son museau, comme pour m'inviter à partir. Je me relevai et il se retourna, s'éloignant vers le large.

Je ne songeai plus à me cacher. L'évidence me sauta aux yeux. Un berger me

fixait, je sentais son regard m'attirer comme un aimant.

- Je t'ai vu avec le phoque, tu as le contact avec les animaux
- En fait, c'est lui qui m'a cherché, je ne sais rien d'eux.
- Peu importe, tu es prêt à apprendre ?

Je pris quelques secondes avant de répondre. J'appréhendais toute compagnie, j'en avais perdu l'habitude. Un mouton s'était arrêté, semblant attendre le berger.

- Tiens, tu vois, ma vieille brebis vient te chercher.
- C'est d'accord, je vais faire un bout de chemin avec vous.

Un poids s'enlevait de ma poitrine, mes jambes se faisaient légères, je n'avais plus mal à la tête. Je revivais, enfin !